

pas que l'association prenne l'initiative dans cette question. On ne manquerait pas de dire qu'elle veut faire une affaire de parti de ce qui ne doit être qu'une affaire de charité universelle. Nous devons laisser la charité entièrement libre de s'exercer. Je suis convenu avec le lord-maire que la commission de la corporation s'assemblerait demain dans la salle du conseil, et je me propose de soumettre un plan qui allégerait la calamité actuelle, si le Gouvernement voulait l'exécuter. Je ne dirai rien de plus à cet égard aujourd'hui. Voilà pourquoi je désire qu'il ne soit pas donné lecture séance tenante, de l'admirable lettre de M. O'Neill."

Passant à une autre question, M. O'Connell annonce que l'Irlande s'est engagée à nommer 70 repealers dans les prochaines élections. Si nous pouvions envoyer ce renfort dans le Parlement, le Ministère ne pourra pas lutter avec nous.

Parlant ensuite du projet d'élever des statues aux célébrités, le seul titre qu'ait Cromwell, cet usurpateur de la puissance royale, à un pareil bonheur en Angleterre, c'est le souvenir de ses cruautés en Irlande. Quant à lord Bacon, on fait bien de lui élever une statue, quoiqu'il soit notoire qu'il avait l'habitude de recevoir des présents et de se laisser influencer par des cadeaux. Ils veulent aussi élever une statue à John Knox, ce bandit de la réforme, menteur à lui-même, menteur à son pays, menteur à son Dieu ! Une statue à cet apostat ! Non seulement il écrivit ses principaux ouvrages contre les reines, Sa Majesté ne le sait peut-être pas, mais encore il fut l'assassin du cardinal Beaton. Et l'honnête Wesley, qui changea six fois de religion et finissait chaque fois par écrire que sa dernière religion était la plus damnable du monde ! Une statue à cet homme qui excommunia une dame dans la Caroline du Sud parce qu'elle refusait de l'épouser. Je trouve qu'elle en fut quitte à bon marché. (On rit.)

Les méthodistes wesléens sont des bigots impuissants, avec un pape de leur façon portant le nom très euphonique de Jubez Bunting (on rit) et Wickliffe, l'apostat, le renégat, une statue pour Wickliffe. Quel admirable trio ; Wickliffe, Wesley et Knox ! gens, par ma foi, très propres à figurer dans une polka avec Cromwell, Monk et un certain personnage vêtu de noir dont j'ai récemment parlé. (Hilarité générale.) Et puis je vous recommande la reine Elisabeth, la honte de la civilisation et du sexe auquel elle appartenait et à qui l'on veut aussi ériger une statue. Existait-il au monde femme plus dissolue ? Je n'en veux pour preuve que sa lettre à sir A. Paulet, pour le pousser à l'assassinat de la reine Marie d'Écosse. J'espère que l'on y réfléchira avant de dresser des statues, qui seraient une honte pour le pays. En tout cas, j'aurai rempli mon devoir. *Liberavi animam meam.* J'irai au Parlement, je protesterai et je voterai contre toutes ces statues.

M. O'Connell approuve ensuite la conduite du Ministère, qui s'est décidé à employer la force contre Rosas. L'adresse du comte de Rodez aux protestants d'Angleterre est un pitoyable document. On en doit conclure, après l'avoir lue attentivement, l'unique grief protestant est de ne pouvoir plus marcher sur la tête des catholiques. (On rit.)

M. O'Connell, en terminant, annonce qu'il restera à Dublin jusqu'au mois de janvier, pour veiller à ce que l'enregistrement des électeurs se fasse bien partout, et pour présider à l'adoption des pétitions. En considération de la situation actuelle des relations étrangères, il est de la plus haute importance que le peuple irlandais soit en mesure de profiter de toutes les circonstances favorables qui pourront se présenter. Il a été reçu pour la semaine 2431 st. pour la rente du repeal. *Univers.*

SUISSE.

—On écrit de Lucerne, à la date du 16 octobre :

« L'instruction judiciaire sur l'assassinat de M. Leu semble devoir compromettre quelques membres du parti radical de cette ville. Le gouvernement de ce canton vient d'ordonner l'arrestation du capitaine Rodolphe Corragiari, un des plus riches négociants de Lucerne et le membre le plus actif radical. Il est prévenu d'avoir été l'instigateur du meurtre. Dans la crainte qu'on ne fit quelque tentative pour son évasion, le gouvernement a fait prendre des mesures de rigueur dans la prison où il a été écroué. »

Ami de la Religion.

RUSSIE.

—L'empereur de Russie est arrivé à Milan. Le *Journal des Débats* donne les détails suivants sur son voyage :

« L'empereur de Russie est arrivé à Milan le 17 de ce mois, à huit heures du soir ; il avait pris l'uniforme de colonel d'un régiment de cavalerie autrichienne qui porte son nom. Avant d'aller chez l'Impératrice, Sa Majesté s'est rendue directement à l'hôtel du feld-maréchal Radetzky, général en chef des armées autrichiennes dans la Lombardie ; le feld-maréchal était sorti. L'empereur, qui désire garder le plus strict incognito, s'est retiré en recommandant qu'on ne dérangeât pas le feld-maréchal ; « car, a-t-il dit, sache bien qu'il n'y a à Milan qu'un colonel autrichien de plus. »

« L'Impératrice, qui, en quittant le lac de Côme ignorait complètement la résolution soudaine que l'Empereur avait prise de la rejoindre avant son arrivée à Palerme, a séjourné ici plus longtemps qu'elle ne s'était proposé d'abord. Elle est arrivée le 14 avec sa fille, la grande duchesse Olga, et a été accueillie avec empressement par l'archiduc vice-roi et par l'archiduchesse. Elle a visité les principaux établissements publics, et a assisté à une représentation extraordinaire au grand théâtre de la Scala, qui a été illuminé à giorno en son honneur. Au moment où elle quittait le théâtre, le public l'a applaudi.

« L'Empereur a traversé avec une étonnante rapidité l'Allemagne, contre

laquelle il se montre vivement irrité ; la Bavière est surtout l'objet de son mécontentement, à cause des articles de la *Gazette d'Augsbourg*, qui a donné récemment des détails précis sur les derniers événements dans le Caucase et sur les persécutions religieuses exercées dans ses provinces polonaises et allemandes contre les catholiques romains et protestants. Aussi l'Empereur a-t-il évité de passer par Munich, et s'est-il rendu par la vallée de l'Inn et le lac de Côme à Milan.

« L'apparition subite de l'empereur Nicolas a produit une vive sensation en Allemagne. De son côté l'Empereur avait l'esprit tellement frappé des mouvements religieux et des tendances libérales qui se manifestent en Allemagne, qu'il croyait voir partout des conspirateurs et des fanatiques. Les plus grandes précautions avaient été prises pour cacher son voyage. Partout, ses chevaux étaient commandés sur quatre routes différentes. Nulle part il n'a été reconnu.

« L'Empereur et l'Impératrice sont partis le 18 pour Gênes, où se trouvent déjà réunis le roi et la reine de Sardaigne et le prince Albert de Prusse, frère de l'Impératrice. L.L. M.M. II. logeront dans le palais que le roi de Sardaigne a mis à leur disposition. L'Impératrice paraît très fatiguée de son voyage ; elle avait eu le projet de se rendre par terre de Gênes à Naples, car la mer est très nuisible à sa santé ; mais l'Empereur s'y oppose, dit-on ; il ne veut pas traverser les États romains, à cause de ses dissensions avec la cour de Rome. Il est à craindre que ce voyage par mer, dans cette saison, n'empire l'état de l'Impératrice. C'est donc par un bateau à vapeur russe qui vient de mouiller dans le port de Gênes que Leurs Majestés se rendront à Palerme. On assure que l'Empereur ne restera pas plus d'un mois avec l'Impératrice, et qu'à son retour il ira visiter l'Empereur d'Autriche dans sa capitale.

« M. le comte de Nesselrode s'est séparé de l'Empereur en route ; il est allé à Viéne, d'où il se rendra à Rome et y restera, dit-on deux à trois mois. »

Univers.

CHARLES ET GEORGE.

On se rit de la simplicité du juste. C'est une lampe que les riches regardent avec mépris, mais qui brillera en son temps. (Job.)

Charles serra fortement son père dans ses bras ; mais le cœur du père ne sentit pas le cœur du fils battre sur son sein. Il soupira et reprit la parole en s'efforçant de sourire. « Tu es riche à présent et tu ne t'inquiètes guère de ma succession ; George ne la dédaignera pas, et il verra que j'ai bien conduit ma barque.—Ah ! mon père, puissé-je ne voir jamais le moment où vous l'abandonnerez !—Et pourquoi, s'écria le général, mon père ne quitterait-il son exploitation qu'à la mort ? il est grand temps qu'il donne du repos à ses vieux jours ; et en vendant la ferme, il serait assez riche pour habiter Paris »

Ces mots firent sauter M. Vernon sur son siège. « Habiter Paris ! jamais.—Vous pouvez facilement réaliser vingt mille francs de rente.—Non, non, ce lieu qui m'a vu naître me verra mourir.—Vous auriez à Paris une existence plus honorable.—Voilà bien le propos de vous autres gens de villes : vous n'accordez votre estime qu'à l'or. Vingt mille livres de rente te paraissent quelque chose, parce que tu n'es pas riche ; à Paris ce n'est rien. Quand on viendrait à peser la fortune de ton vieux père, on la trouverait trop légère, et le mépris de vos *Mondor* serait le prix de mon imprudence.—C'est impossible, mon père ; votre éducation, votre mérite vous feraient distinguer dans la société, tandis qu'ici vous êtes confondu avec de grossiers paysans. Non, je ne suis confondu avec eux, que par les sentiments d'affection que je leur porte. Ma fortune me permet d'être le protecteur des pauvres ; je les aime comme un père ; voilà ma gloire à moi, mon titre, mes décorations. Cette gloire ne me fera pas défaut quand je passerai dans un monde meilleur ; car les indigents de ce pays prieront pour moi quand je ne serai plus, et ceux qui sont morts avant moi ont disposé aux pieds de mon Juge les aumônes que ma main leur distribuait, et les consolations qui sortaient de mes lèvres pour guérir les plaies de leur cœur. C'est ainsi qu'avec un peu d'or, et un ardent amour de ses semblables, l'humble laboureur sait acheter un royaume éternel. »

George et Thérèse s'essuyaient les yeux en silence, tandis que le général regardait des livres pour se donner une contenance. Après un assez long silence, Charles dit : « Permettez-moi, mon père, d'aller à Verneuil, qui n'est qu'à un quart de lieue. Si cette terre était encore à vendre, peut-être m'en arrangerais-je ; » et il partit à cheval.

« Non, Charles, vous n'achèterez pas cette terre : votre orgueil s'y opposera : il vous crie : « Fuis le nid paternel que la simplicité de tes aïeux a placé sur l'humble buisson des champs : fuis leur souvenir comme tu fuis leurs exemples, et va te créer au loin des ancêtres chimériques. Ils te donneront l'illustration factice que tu désires, à toi qui ne sais point apprécier la grand illustration de la vertu.